

Non, je n'ai rien oublié
Mémoires d'immigrés de Yamina Benguigui

Gérard Grugeau

Number 96, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24935ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1999). Review of [Non, je n'ai rien oublié / *Mémoires d'immigrés* de Yamina Benguigui]. *24 images*, (96), 54–54.

Mémoires d'immigrés de Yamina Benguigui



La parole des pères: un acte politique.

NON, JE N'AI RIEN OUBLIÉ

PAR GÉRARD GRUGEAU

Il y a des films essentiels pour raccommoder le passé et penser l'avenir. Des films pleins de cadavres dans les placards qui se proposent d'exorciser à jamais la honte et l'humiliation. C'est le cas de *Mémoires d'immigrés* de Yamina Benguigui, formidable document sur 50 années d'immigration maghrébine en France. Cinquante années d'abus économique et de douleurs rentrées, de silences amers, que le cinéma explore enfin pour révéler les profondes meurtrissures d'une sinistre page d'histoire. *Mémoires d'immigrés*, c'est l'héritage maghrébin. Le sous-titre du film a son importance car, pour la jeune réalisatrice née en France, il s'agit bel et bien de réparer les injustices de l'Histoire et de réhabiliter un héritage précieux qui a toujours été nié, occulté. Et cette réhabilitation d'une identité tronquée ne peut se faire que par la parole, car la prise de parole va toujours avec l'émergence d'une conscience et devient par le fait même acte politique.

Divisé en trois chapitres (les pères, les mères, les enfants), le film se propose de rendre compte de l'apport de l'immigration maghrébine en France. Et il le fait avec une rigueur exemplaire, à travers la parole active des immigrés qui émerge d'une longue nuit d'abnégation. Sont donnés ainsi à voir l'envers du miracle économique et l'exploitation systématique d'une main-d'œuvre traitée littéralement en quart-monde par

une société d'accueil pourtant en plein essor. En contrepoint de cette parole éloquente: les témoignages frileux d'acteurs politiques et sociaux de l'époque (l'État et le patronat, principalement) qui n'ont souvent vu dans les flux migratoires qu'une simple valeur marchande. Plurielle, d'une richesse incommensurable, cette parole dit chez les pères (chair à canon en temps de guerre, «hommes-machines» en temps de paix) la peur de l'expulsion, la colère contenue, la fierté muette et le farouche besoin de reconnaissance; elle dit aussi, chez les mères, la nostalgie du pays, les déchirements identitaires, le dur apprentissage de l'intégration, les bienfaits de l'émancipation; elle dit enfin, dans l'exacerbation d'un langage libérateur, l'identité plus confuse des enfants (les «beurs» stigmatisés d'emblée par le vocabulaire), leur refus de l'humiliation, leur révolte par le déni ou le militantisme pour crier qu'ils existent comme citoyens à part entière d'un pays qui ne semble pas les avoir vus naître. À cette parole qui appelle à la reconnaissance de l'immigration comme fait social, avec sa dimension avant tout humaine, Yamina Benguigui oppose les politiques successives (croissance tous azimuts, scandale des bidonvilles et des cités de transit, regroupement familial, aide au retour) d'un État sûr de son bon droit et aveuglé par la sombre logique de son va-tout économique. Faut-il s'étonner au passage que, même

avec le recul, certains intervenants filmés dans les ors de la République ou derrière le rempart de leurs bureaux trahissent encore aujourd'hui, au fil de leurs discours, une mentalité colonialiste d'un autre âge? Pas si sûr! Il y a là tout un terreau fertile sur lequel les extrémistes du Front national n'ont pas eu de difficulté à capitaliser.

Si *Mémoires d'immigrés* frappe par la pertinence de son propos et sa qualité d'émotion, c'est bien sûr parce qu'il rappelle les véritables enjeux politiques et économiques de l'immigration, tout en mettant en lumière les comportements individuels et en interrogeant sans faux-fuyant la mémoire collective. Admirablement documenté et structuré, le récit à plusieurs voix a valeur de catharsis. En filmant et en libérant la parole des aînés (séquences bouleversantes, relayées par d'implacables documents d'archives et quelques mélodies douloureuses de chansons populaires qui évoquent les brûlures de l'exil), Yamina Benguigui fait enfin s'incarner à l'écran une véritable présence de ces corps «désavoués» dans le cadre et du film et de l'Histoire. Elle reconstruit au passage le chaînon manquant qui a si souvent hypothéqué l'identité incertaine des plus jeunes. En plus d'enraciner symboliquement dans et par le cinéma, la réalisatrice rétablit ainsi les ponts entre les générations et trouve sans doute dans ce passionnant travail de deuil et de renaissance certaines des réponses à sa propre histoire. Consciente de l'importance des moments privilégiés qu'elle enregistre, la mise en scène accompagne chaleureusement cette délivrance de la parole et cette fragile matérialisation des individualités. Aujourd'hui, nous dit-on, de plus en plus de Maghrébins se font enterrer en France. En captant au présent la résorption de certains nœuds, de certains affects reliés au déracinement, *Mémoires d'immigrés* prolonge en quelque sorte cette irruption du symbolique dans la conscience collective. En se vivant lui-même comme «terre d'accueil», le cinéma trouve sans doute là sa plus noble raison d'être. ■

MÉMOIRES D'IMMIGRÉS — L'héritage maghrébin

France 1997. Ré.: Yamina Benguigui. Ph.: Virginie Saint-Martin, Bakir Belaïdi. Son: Serge Richard. Mont.: Lionel Bernard, Nadia Ben Rachid. Mus.: Dahmane El Harachi, Dalida, Enrico Macias, Cheb Hasni. 160 minutes. Couleur.